

« Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée  
"Ah ! au fait quel jour sommes-nous ?" se dit-elle.  
"Vendredi 13 ?! Zut !"

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises. »

Emma était d'autant plus ennuyée qu'elle venait de se souvenir de la réception organisée le soir même chez elle, son mari ayant invité ses collègues à dîner. Heureusement, ils étaient douze, la jeune femme s'était montrée intraitable : « Et surtout pas un de plus ! », ce qui avait fait rire Gabriel, qui l'avait rassurée : « T'inquiète, nous risquons plutôt d'être moins, un désistement de dernière minute étant toujours possible ». Cette invitation était une première et ils avaient décidé de faire les choses en grand. Ensemble, ils avaient choisi les vins, un Syrah pour l'entrée et le plat, puis un Cabernet blanc pour le dessert.

La jeune femme se prépara rapidement, elle avait encore des courses à faire. Elle commença par se rendre chez son boucher où elle ne fit pas longtemps la queue. Emma commanda douze saucisses de Toulouse qu'elle voulait préparer au vin blanc et à la moutarde et servies avec du chou. Ce fut vite enveloppé et en lui tendant son paquet, le boucher lui dit d'un air tout joyeux : « Je vous en ai mis une treizième, comme cela ça vous en fera treize à la douzaine. » Emma remercia comme il se doit, même si elle se demandait ce qu'elle allait bien pouvoir faire de ce supplément inattendu.

Elle rouspétait intérieurement : « Encore un coup du chiffre 13 ! Impossible de se partager cette énième saucisse, je vais être obligée de la manger un midi quand je serai seule. » Néanmoins, en sortant de la boutique, elle souriait à l'idée de ce cadeau qui n'en était pas vraiment un, mais qui lui semblait préférable à la radinerie.

Gabriel était journaliste et sa rédaction serait au complet, à l'exception du rédacteur en chef, un jeune cadre, nouveau venu au journal, et qui de toute évidence avait pour objectif de réduire les effectifs. Ce dîner risquait donc de tourner à la veillée d'armes. Cela n'inquiétait pas la maîtresse de maison, davantage troublée par les insomnies de son mari dues à l'ambiance délétère au journal. Gabriel lui racontait tout ce qui se passait et elle était curieuse de voir l'attitude de la rédactrice en chef adjointe, une certaine Alice, qui semblait faire corps avec les journalistes, mais que son supérieur courtisait.

Le soir venu, tout le monde était arrivé pratiquement en même temps, quatre couples - les conjoints étant invités - et deux femmes célibataires. L'apéritif se passait agréablement, les grandes vacances étant encore dans toutes les têtes et les smartphones circulaient pour illustrer les meilleurs souvenirs. C'est à ce moment-là que l'on sonna à l'interphone. Emma se leva en faisant des signes d'étonnement et revint très vite, l'air effaré. « C'est votre rédacteur en chef. Il dit vouloir participer à notre petite sauterie. Je lui ouvre ? » « Bien sûr », répondit l'assemblée dans un même cri. Emma s'exécuta, la femme pratique se disant que le boucher avait eu du nez en lui offrant sa treizième saucisse.

Devant les verres servis dans la partie salon, les quelques photos papier - des vacances toujours - posées sur la table

basse, le nouveau venu parut troublé, mais il se ressaisit très vite et serra toutes les mains, tout sourire. « Carnassier », pensa Emma qui, le plus aimablement du monde, lui proposa un apéritif. « Un whisky, je veux bien, merci », il était redevenu l'homme de toutes les situations.

Pour Emma, cet invité surprise était une catastrophe : pour la première fois, on allait être treize à table. Elle espérait être la seule à être superstitieuse et que personne d'autre ne verrait un signe de mauvais augure. Quoi qu'il en soit, le dîner manqua d'entrain. De quoi parler quand il est impossible de discuter de la seule chose à laquelle tout le monde pense ? De son côté, le rédacteur en chef semblait regretter d'être là. « Superstitieux ? », s'interrogea Emma qui, décidément, ne l'aimait pas.

Au dessert, Gabriel mit les pieds dans le plat.

S'adressant à son responsable, il lui dit : « Vous le voyez, ceci n'est pas une réunion, encore moins des préparatifs de guerre et pourtant, nous étions là pour parler de ce qui se passe à la rédaction...

Puisque vous vous êtes invité, vous pourriez peut-être nous dire quelles sont vos intentions ? » Retour du sourire carnassier : « Je ne voudrais pas gâcher une si belle soirée ».

« C'est si grave que cela ? », la question venait de la femme d'un des collaborateurs. Emma se dit qu'elle devait être inquiète, elle aussi, pour son mari. Le rédacteur en chef se leva et s'adressant à la maîtresse de maison : « Excusez-moi, je me suis trompé de soirée ; continuez sans moi. Puis se tournant vers les autres convives : « Lundi, je veux voir tout le monde à neuf heures dans mon bureau. Bonne nuit. » C'est avec un plaisir non dissimulé qu'Emma l'avait raccompagné à la porte puis, discrètement, elle

choisit sur You Tube le deuxième concerto pour piano de Frédéric Chopin, son compositeur préféré.

Cependant à lui seul, le départ du rédacteur en chef aurait suffi pour que l'atmosphère se détende. Plus personne ne souhaitait parler de la rédaction et chacun semblait penser « on verra lundi ». Emma réussit même à faire rire en faisant remarquer que le rédacteur en chef avait été le treizième à table et qu'il avait mangé la treizième saucisse de son boucher. « Puisse-t-elle l'étouffer ! », s'était esclaffé son mari. Et l'on s'était séparé en se promettant d'autres invitations.

Le lundi matin, dans le bureau du rédacteur en chef, c'est la police qui accueillit les journalistes. Elle faisait s'asseoir chaque nouvel arrivant et notait les noms et adresses, ainsi que la situation de chacun au sein du journal. La rédactrice en chef adjointe avait bien essayé de savoir ce qu'il se passait, mais elle n'avait pas obtenu de réponse. Dans cette salle comble, l'énervement était palpable.

Cela ne dura pas. Après s'être présenté, l'inspecteur Gandier se gratta la gorge et dit en essayant de voir toutes les têtes à la fois : « Votre rédacteur en chef est mort, il a été assassiné. » Des *quoi ? Des non !, des c'est pas possible !* retentirent en même temps. Le policier attendit que la pression soit retombée pour expliquer ce qu'il savait. « Cela s'est passé ici, dans ce bureau, il était à sa place, un couteau enfoncé entre les deux omoplates. C'est la femme de ménage qui l'a trouvé. L'autopsie est en cours, elle nous apprendra l'heure du décès ». C'est en continuant à regarder un peu tout le monde qu'il demanda si quelqu'un savait quelque chose. Il n'eut pour réponses que des signes de dénégation.

L'inspecteur reprit la parole : « Nous avons étudié l'agenda de votre patron, il avait rendez-vous avec vous, ici même, à 9 heures, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Pour l'instant, vous pouvez rentrer chez vous tout en restant, bien sûr, à la disposition de la police ; je vous convoquerai les uns après les autres ». Le soir même, l'équipe apprenait que la mort remontait à la veille, entre 22 heures et minuit, ce qui laissait supposer que la victime avait rejoint son bureau en sortant de la soirée. Nous étions encore le vendredi 13 et Gabriel ne put s'empêcher de penser que le mort, lui, aurait eu toutes les raisons d'être superstitieux. « Sauf que dans l'histoire de la Cène, ce n'est pas Judas qui meurt. »

Le lendemain en fin d'après midi, l'inspecteur Gandier s'était présenté chez Emma et Gabriel. Il était au courant de la soirée passée chez eux et en connaissait la raison. Sans citer sa source, il la résuma ainsi : se mettre d'accord face à un management difficile. Le policier savait que le rédacteur en chef s'était invité et qu'il était reparti précipitamment, après avoir convoqué tout le monde le lundi suivant. « Je sais même, madame, que vous avez fait remarquer qu'à cause de lui vous aviez été treize à table, lui servant même la treizième saucisse qui vous restait. Tout cela en sachant que, dans l'inconscient collectif, le chiffre treize porte malheur ». Un peu pâle, Emma s'était enquis : « Et cela fait de moi une coupable ? » « Ni plus ni moins que les autres, chère madame ». L'inspecteur était reparti en promettant à Gabriel un prochain rendez-vous.

De nouveau seuls, le mari s'était tourné vers sa femme pour s'étonner de son trouble : « Tu t'es sentie visée ? » Emma ne répondit pas tout de suite, puis s'approchant tendrement de Gabriel :

« Oui, car en voyant ton chef vendredi soir, j'ai eu envie de l'étrangler, je voulais comme toi que le chiffre treize l'étouffe, qu'il meure, car je ne supportais plus que tu ne dormes pas la nuit et que tu ne me fasses plus l'amour ».

L'enquête dura longtemps. La police cherchait le coupable dans la rédaction, à l'exception des deux femmes, incapables physiquement de porter le coup de couteau mortel. Le mobile était tout trouvé : l'assassin voulait éliminer celui qui risquait de détruire le journal en maltraitant ceux qui le faisaient. Ces soupçons auraient pu détériorer l'ambiance au journal, il n'en était rien. Curieusement, à l'intérieur de l'équipe, personne ne soupçonnait personne, seule comptait la sortie du quotidien.

Jusqu'au jour où le même inspecteur demanda à Irène qui, dans le nouveau contexte, faisait office de rédactrice en chef, d'organiser une réunion identique à celle tenue le jour de la découverte du crime. Celle-ci commença dans un silence pesant, personne n'osant regarder son ou sa voisine. « Détendez-vous, furent d'ailleurs les premiers mots du policier. Je vous ai réuni pour vous présenter les excuses de la police. Nous avons trouvé l'assassin, il n'est pas parmi vous. » Il était trop tôt pour qu'un quelconque sentiment puisse se manifester, à l'exception de quelques soupirs discrets, et l'inspecteur reprit : « Le coupable est l'amant de la femme de votre ancien patron. Il est passé aux aveux dans la nuit. Il convoitait non seulement la femme mais aussi la place de son rival et, cerise sur le gâteau, il voulait faire porter le chapeau à l'un d'entre vous. »